

Du cri au rire, la guerre selon Howard Barker à Genève

Yvette Théraulaz brûle dans «L'Amour d'un brave type», comédie saisissante à la Comédie

Publié le 04 mars 2004 à 01:32.

L'esprit de L'amour d'un brave type de l'Anglais Howard Barker est là: dans ce mélange de bouffonnerie et de gravité. Pas de sentimentalisme ici. Mais un théâtre qui colle à la tristesse des temps sans céder à la résignation, qui détaille l'abjection de la guerre 14-18, paradigme de l'horreur, mais qui ne ressasse pas. Du fond du cloaque, le rire a relayé le cri. Il en a la rage. C'est ce comique de tranchée que la formidable bande du Français Jean-Paul Wenzel libère.

Que murmurent les terrains vagues de la mort après la boucherie? Quelle parade inventent les puissants pour que les vivants continuent à marcher droit? Quelle consolation espère une mère dont l'enfant n'est plus qu'un tas de boue? Adeptes de la forme tragique, à condition qu'elle ne serve pas à nous gaver de réponses coulées dans le béton, Howard Barker, 58 ans, reprenait à son compte dans L'amour d'un brave type, l'une de ses premières pièces, les paysages déchiquetés d'un Céline

dans son Voyage au bout de la nuit ou d'un Heiner Müller dans Philoctète.

C'est au ras du charnier donc que l'auteur plaque ses personnages de profiteurs de guerre, de soldats fossoyeurs, d'enfants dépucelés jusqu'au dégoût de soi. Et c'est sur un plateau pentu, un ciel blanc dégoulinant de cendres en arrière-fond, que Jean-Paul Wenzel lâche ses acteurs. Rien de naturaliste ici. Mais un art sûr de suggérer les doubles fonds de la pièce dans la scénographie ingénieuse de François Mercier: des planches pour rappeler que tout ici sera théâtre, la parade des roitelets, comme les mensonges des sans-grades; des planches encore pour suggérer que tout se démonte: la scène, les vérités officielles et les cercueils.

Odeur de mort

Théâtre au bord du vide. Et fantoche royal en ouverture. Le Prince de Galles en personne, freluquet joué par l'irrésistible David Gobet, donne le ton. Il bégaie: «Me sens mal» et défaille. Devant lui, Passendale, terre flamande meurtrie. L'héritier de la couronne voudrait y édifier un cimetière. Bonhomie sanguine, le Français Philippe Duquesne joue alors les hommes providentiels: il est Hacker, l'entrepreneur rapace. Mais la plus théâtrale arrive: Yvette Théraulaz, Lady endeuillée mais solaire, pythie sur les ruines, réclame les os de sa progéniture, suivie de la jeune Judith Siboni, émouvante en enfant de l'infortune, prête à s'offrir au torse le plus consolateur.

C'est que l'odeur de la mort débride les hommes. C'est que le sexe est la seule morphine qui vaille.

Cul par-dessus tête. Tel est donc le monde selon Wenzel. Reste le plaisir de figurer cette fatalité, comme pour la conjurer. A la fin, le plateau en bois expose de sinistres crevasses: des fosses entre les branches de ce qui ressemble alors à une étoile de guerre géante. La mort au travail.

L'Amour d'un brave type

Comédie de Genève, bd des Philosophes, jusqu'au 14 mars (Loc. 022/320 50 01).